

ROGER JUDRIN par lui-même

MES VOIES (*La rumeur de l'amour*, Quimper, Calligrammes, 1988)

« J'avais treize ans quand ma langue me parla. Mais l'enchantement datait de plus loin. Un soir d'enfant tout illuminé d'opéra, les paroles de Carmen, portées par la musique, m'avaient frappé d'un charme dont j'entretins l'écho, durant une semaine, par une déclamation forcenée. J'avais reçu des mots, pour la première fois, l'amour de leur majesté pathétique. Il me sembla que l'usage de la vie les déshonorait. Les divinités du théâtre m'avaient rendu si précieuse la mélodie du récit que je trouvai désormais écolières et plates les descriptions que nous infligeaient nos maîtres.

Vint pourtant celui qui, sous des auspices bizarres, m'ouvrit les portes de la prose. Il se nommait Bouchard. Grand clerc, mais comme enveloppé de modestie, pendu au ruban noir de ses lunettes, il bredouillait les phrases de Chateaubriand sans en altérer la cadence. Il me permit d'oser, en latin même, de prêter aux vers flexibles de Virgile les tendres fureurs de Didon. Il me parla d'Eupalinos, qu'il préférait à Platon. Le chemin d'un royaume étroit et pur m'était frayé.

Charles Georquin, de qui la grammaire grecque courait alors par toutes les mains, m'ouvrit Montaigne et, dans la verdure de ses verves, dans la liberté de sa source, la force d'une langue dont la splendeur familière ne séparait pas le jeu de l'expression d'avec la profondeur, ni la naïveté des termes d'avec la pénétration des vues.

L'étoile voyageuse parut m'avoir trahi quand, tout un an, je fus abasourdi du cours infolio que martelait un ergoteur à la douzaine dont le jargon m'éloigna pour jamais du vomissement tudesque des sophistes. Cependant les demi-jours de Leibnitz avaient sauvé du naufrage ce que ma monade conservait encore d'invinciblement sec.

Elle entra chez Alain sans le savoir. La bénédiction, qui dura quatre ans, s'étendit à ma vie. C'était dans un homme solide et terreux jusque dans ses ailes, que j'avais rencontré un philosophe.

Il ne semblait pas que sa canne eût soutenu quarante ans de vertiges. Le héros tranquille d'une foi sans dieu et d'une fermeté sans faste labourait la pensée dans la paix d'un soc indomptable et brillant. Une voix douce, et qui se cherchait, sortait de ce coffre à avoine comme si le refus du corps en eût été l'âme. Rarement parole mieux française avait tiré de l'approbation des grands livres la surprise de leur nouveauté. L'amour ôtait des voiles au mystère public d'Homère et de Descartes, de Balzac et de Kant. Nous découvrions dans ce que tout le monde avait cru savoir ce dont personne ne s'était nourri. Les sots, trop occupés à gloser, à mordre et à chicaner, trahissent l'esprit à proportion qu'ils se piquent d'en avoir. Une suffisance d'évaporés et de parvenus s'égaye aux dépens des textes qu'elle effleure. J'ai appris d'Alain que la malice et la raillerie, auxquelles j'étais porté, dénotaient l'impertinence de la bêtise. Car enfin le monde est vrai tel qu'il paraît, le physicien a raison, les fils d'or et de soie dont la piété des Indes aspire à se dépouiller sont des prestiges de gymnosophistes. Alain trouvait en lui-même assez d'imagination pour s'en défier. Auguste Comte, qui, plus que Lagneau, fut son maître, n'avait retenu de l'amour et du Christ qu'un attachement civil à la sainteté du calendrier profane des grands hommes. C'est par ce biais sobrement héroïque et dévotement laïque, mais visant toujours à la force d'âme, qu'Alain fut un apôtre intrépide du vouloir juste et de l'honneur. Ennemi du pouvoir, et partant citoyen passionné, libre et pourtant soldat de la liberté, il fut notre Socrate, et prêt, comme l'autre, à la ciguë.

J'ignorai d'abord qu'il était son propre Platon. J'appris de ses singes à le connaître. La classe tirait copie des marottes de l'excellent écrivain qui, dès Rouen, changeant l'huître en perle, s'était taillé dans une feuille volante un à-propos de réflexion. L'impromptu est la récompense d'un esprit mûr. La chiquenaude du jour se coule dans le bronze de l'attention. Le

souffle haletant du métier sied bien à la lampe du soir, et l'épuisement de la parole au silence de la plume ; la sienne s'enrichissait d'être fertile à petits coups, n'eût été le serment impossible à tenir d'une régularité sans bourre et d'un génie inextinguible. La ferveur, hélas ! d'une adoratrice l'a privé du discernement que le moindre émondeur des jardiniers doit à l'humilité de la serpe.

En mon particulier, je fus un tigre obéissant et plus disciple au-dedans qu'élève affiché.

Mon goût violent d'écrire avait été si naïvement précoce que je lus mon destin dans mon encre.

Je devinais, d'après le redoutable bonheur que j'avais d'être essentiel, que, ni la curiosité paresseuse du roman, ni les dragées en papillotes de la mode et de l'événement, ni les chaleurs de foie que donnent aux ambitions lucratives les démangeaisons de la politique, ni les travaux écoliers de l'érudition, n'étaient mon vrai ballot.

Deux sortes d'auteurs sont promis aux publics très inégaux dont ils sont à la fois l'image et l'aiguillon.

Les uns sont courts, nerveux, difficiles par l'éclat de leur nuit, par les nœuds du style et par la force de leur suc. On les lit peu ; on les relit beaucoup. Ils triomphent obscurément dans le poème, dans l'essai, dans la nouvelle, et quelquefois sur le théâtre ou dans la critique.

Les seconds inondent le papier du génie qu'ils ont de la circonstance et du détail, du vent de poupe et des eaux courantes, du frottement des musiques et du dictionnaire des rues. Ils sont les miroirs du sexe et les caméléons de l'instant. Rien de ce qui s'imprime n'est étranger aux commodités de l'écho. L'or même se change en plomb dans les mains de gloire du tambourinage universel.

L'admiration que j'avais pour les sécheresses voluptueuses de *La Jeune Parque* me détourna bientôt d'être le fils de Mallarmé.

J'aimais trop les *Odes* de Claudel pour ajouter aux versets de Saint-John Perse l'ampleur obscure d'une troisième voix.

En revanche, par la flamme d'un beau dépouillement, Copeau et Jouvet rendaient à la scène la vertu des mots. Le théâtre un moment osa préférer la parole de l'écriture au veau d'or des tapisseries, des imagiers et des maîtres de ballet. Claudel et Giraudoux sortirent du carton. Des poètes trouvèrent un remède au tumulte de leur âme dans le pile et face où l'Esprit s'oppose à l'Esprit dans le Livre qu'avait ouvert Job, et qui ne s'est jamais fermé.

On joua pour l'oreille, aux frais de l'Etat, plusieurs pièces que j'avais écrites ; l'une d'elles, qui avait pour titre *Au commencement était la haine*, tomba sous les yeux de Paulhan, qui l'aima. Toutefois je reçus du guide, qui officiait debout, en compagnie de sa femme, de l'autre côté d'une table étroite et longue, l'avis que j'étais né moraliste, et qu'on le devenait à l'âge de quarante ans.

Il m'en restait vingt à remplir d'un loisir très occupé.

Je fus arraché à ce noviciat secret par le vacarme d'abord presque muet d'une guerrette qui, changée en désastre, me mit en cage à Trèves, sur le mont Pétrus, puis en Poméranie. Dans l'exil et l'orage, à l'ombre des barreaux et des baraques, je me bâtis des solitudes où je crayonnais des vers et la tragédie de Bethsabée.

Un coup miraculeux d'une époque absurde, que Dieu m'expliquait, me rendit à ma femme, à une forêt de paradis, et à la poussière enflammée d'un collègue où le bonheur me cloua pendant quarante ans.

Je n'avais pas oublié la prophétie de Paulhan. A l'heure qu'il avait nommée, je lui remémorai ma première visite. L'ardeur de ma patience le frappa. Il essaya ma force sur un livre d'Huxley qui s'appelait *Les diables de Loudun*. Nous ne nous quittâmes plus jusqu'à sa mort. Jamais commerce d'esprits ne fut plus égal, ni d'une chaleur plus nourrie de sa propre braise. Je trouvai ma liberté dans mon obéissance, comme dans mon ménage ou dans ma

classe, voire sous les tours de guet du Nouveau Brandebourg. Tout livre à examiner m'était bon par sa substance et pour la mienne ; il avait quelque chose à me dire et à me faire dire. L'assiduité m'éperonnait comme elle rebute la plupart des hommes. J'ai tant d'appétit, et si naturel, que la fourchette molle m'est inconnue. Mes dégoûts prennent aussitôt la forme de la colère, et la colère a un goût.

Ma sincérité, sous le bouclier hardi et toujours présent de Paulhan, coûta cher à la vogue, que je ne souhaitais pas.

De bons esprits, dont j'estimais l'estime, firent état de mon premier livre, intitulé « *Dépouille d'un serpent* », où je m'abrégeais pour m'oublier. Cet ouvrage fut mis au jour, non pas chez Gallimard, malgré Paulhan, mais chez Lindon, grâce à Paulhan. Déjà la puissante boutique de Gaston l'était trop pour laisser mûrir à ses frais les fruits de la patience. Toutefois la grande ombre de Paulhan et la fidélité de ma truelle au bâtiment de la Revue, firent avaler à l'illustre fabrique une dizaine d'essais et de nouvelles dont s'appuie encore ma réputation.

Pendant cette surprenante joute sur la braise que fut, en 1968, la révolte légère et profonde du printemps des écoliers, j'employai mes loisirs forcés à composer *Le journal d'une monade*, où, me regardant moi-même dans le miroir des événements, je découvrais, dehors et dedans, ce que j'avais d'immuable et de transitoire. Ce fut la seconde dépouille de mon serpent.

Le corollaire en fut un portrait continué, mais abécédaire, que Georges Roditi introduisit chez Plon, sous le nom de *Goûts et couleurs*. Il sortait de ma meilleure plume. Claude Gallimard l'avait fait accrocher par son vieux père.

Depuis que m'avait remué le tumulte politique des professeurs, je songeais à me rendre historien de mon histoire, comme Tacite l'avait été de la sienne. Je m'imitai en lui dans *Feu nos maîtres* où j'enterrai les princes qui auraient pu être mes fossoyeurs. Je dus à Laudenbach l'impression de leurs épitaphes, puis, parmi mes *Boussoles*, *Encre sur encre*, où s'achevaient mes *Moralités littéraires*.

Paulhan, si nécessaire à mon affection, plus par sa personne que par sa parole ou par ses écrits, avait été le modèle d'un portrait, dont il sentit la justesse et l'appât, bien qu'il n'y trouvât pas des égards assez vifs pour cette queue des *Fleurs de Tarbes* où s'enfonçait sa patience.

Peut-être qu'il était deux fois rare d'avoir longuement parlé d'un auteur et d'un ami vivant sans lui complaire et sans lui déplaire. Après la mort de Paulhan, j'osai renouveler ce petit miracle dans mes *Vingt-trois lettres à Marcel Arland*.

La rue Sébastien-Bottin devint pour moi presque déserte. Comme en mes lents commencements, je travaillais sans être imprimé lorsqu'à la faveur de Jacques Chessex, la naissante édition de « l'Aire », à Lausanne, rencontra dans Michel Moret un tenant intrépide de *Ténèbres d'or*. Cet ouvrage, qui a pour pivot la vieillesse, est le premier d'un genre où je m'étais toujours exercé sans y prétendre. Je faisais des maximes comme Monsieur Jourdain faisait de la prose.

Au vrai, j'obéissais au tour de mon esprit dont la sonde est prompte ; l'image y naît avec l'idée et le sens avec le son. J'aime le bronze des proverbes et j'en déteste l'artillerie. Ce sont les coups blancs d'excellents canons. Ce sont des machines à penser qui ne pensent plus. Hippocrate avait donné le nom d'aphorismes, c'est-à-dire de définitions, à des préceptes de médecine que leur brièveté rendait mémorables et leur exactitude exemplaires. Ensuite la langue latine, entre toutes impérieuse et serrée, grava longtemps les médailles des rois. Mais les sentences de la morale, en tombant dans l'oreille publique, se réduisirent en des recettes dont la monnaie s'usa avec les gros sous de la réflexion.

Ce fut La Rochefoucauld qui inventa la maxime. Il en fit une philosophie littéraire, dont le système est l'expérience d'un homme et l'expression la langue commune au petit

nombre des personnes qui s'examinent. S'il arrive que la rigueur se marie aux images, la prose atteint parfois à la poésie.

La Rochefoucauld n'eut pas de second. Ceux qu'on tint pour ses héritiers n'ont pas voulu l'être. Chamfort, Rivarol et Joubert sont des voix d'outre-tombe. C'est l'amitié, dont on connaît les noms, qui les a arrachées au sépulcre.

Or il m'a paru que notre siècle, apparemment si brouillé avec le sens intime et l'autorité des jugements, fermait l'oreille à la rumeur inouïe des mœurs que n'ont cessé de culbuter la chimie et la chirurgie. Ces prodigieuses secousses appellent la plume d'observateurs agiles, et point du tout prêcheurs, ailés et brillants plutôt que doctes et docteurs, forçant l'attention sans enfler le ton, non moins poètes enfin que prosateurs.

Déjà ces voyageurs aux pieds légers qui vivent comme s'ils se hâtaient de mourir, et que la fureur de l'or dépêche par avions d'un bout à l'autre de la planète, reçoivent des murs et des affiches, du titre des journaux et du papillotage des enseignes, les recettes de leurs propos et les préceptes de leur trémoussement. Les devises des marchands et des politiques sont l'âme des troupeaux qu'elles régendent. Jusqu'à l'élection de nos maîtres est suspendue à la formule de leurs engagements.

Vu que la turelure et le refrain sont la musique des multitudes, il faut dorénavant que la parole s'abrège pour nous toucher. Voilà qu'une manière d'épilepsie redevient une maladie sacrée. Témoin les extraits qu'ont tiré d'eux-mêmes et de nous Valéry, Perros et Cioran. J'appartiens à leur confrérie. Les remarques me sont plus chères que le discours, et la phrase que la page, et la ligne que son développement. Ce travers du siècle m'est un délice, que je vous prie de me pardonner. Bernard Guillemot l'a déjà fait dix fois en dix livres, depuis que son amitié l'aveugle et m'illumine ».